

# La bobine de Louis-Ferdinand

La langue est aveugle et le corps est parole. Aussi pour comprendre la parole d'un auteur faut-il laisser flotter son écoute, afin d'entendre quelque chose qui n'est pas inscrit dans la trame de ses lignes mais qui s'est frayé un chemin malgré lui au cœur de son style. C'est par là que le lecteur entre en contact avec les mouvements inconscients de l'auteur. Le corps du texte devient alors une surface d'inscription de l'inconscient qui avait guidé sa main.

Lorsque Yoann Loisel écrit sur Louis-Ferdinand Céline, c'est bien en analyste à l'écoute du corps qu'il opère, il s'écarte ainsi d'une démarche anamnétique et pathobiographique strictement linéaire afin d'exploiter le rythme célinien et d'excaver de ses replis l'archaïque et le corporel nichés dans la structure de sa langue. Car l'analyste n'est pas dupe, Céline ment dans l'écriture, c'est-à-dire qu'il tisse le recouvrement de ce qui le pousse à écrire. Un drame ? un abus ? un trauma ? C'est la logique du négatif qui vient ici se révéler dans sa dimension paradoxale emboîtant le pas de l'enfant traumatisé qu'est Céline : se taire est impossible, alors il vocifère, il vomit, parfois dans une oralité débordante, mais sa langue reste quant à elle liée par le secret. Et Céline recouvre de haine ce qui aurait pu être trop tendre, là aussi il ment dans sa demande d'amour, au risque de nous faire vivre l'insoutenable de son écriture, son insoutenable à lui probablement. Mais il aura laissé beaucoup de lecteurs sur la touche, les interrogeant sur leur désir de supporter son débordement de haine, qui, s'il est capable de nourrir sa création, la détruit tout autant. Difficile de l'aimer souvent...

Car la question se pose comment aimer Céline ? quel Céline peut-on aimer ? le pamphlétaire antisémite est-il séparable de l'humaniste écorché ? Puisqu'en effet Céline – et c'est peut-être là la victoire de l'enfant traumatisé ? – ne laisse personne indifférent. Mais comment l'aimer pleinement, sans ce – *oui mais...* cette mise à l'écart des points de suspensions si chers à l'auteur, cette détoxification opérée par le lecteur ? Yoann Loisel met à jour toute la force de la pulsion de mort qui habite l'auteur et qu'il fait vivre à son lecteur souvent mal à l'aise pour l'accueillir. Il s'agit alors pour l'analyste de pouvoir « tout entendre » sans jugement, sans morale, sans pour autant taire l'abject, le rebutant, le répugnant Céline. Yoann Loisel tient cette ligne de l'éthique analytique avec rigueur, si l'abject de certains textes est évidemment relevé, ce cap au pire détaillé, cela reste donc pour la considération du processus créateur, qui révèle une fois encore son cœur de destructivité, resituant les morceaux répugnants dans le mouvement global d'une création qui laisse voir son envers et ses coutures les plus grossières, ouvrant précisément sur la représentation du Mal. Céline refile ainsi à son lecteur une excitation qui ne dit pas son point d'origine traumatique, les suspens sur l'histoire sont là pour fragmenter et mieux recoudre le trou de l'insu. Le matériau de son écriture est celui d'une pulsionnalité brute impossible à accueillir qui stimule un mouvement de différenciation du lecteur.

Yoann Loisel déploie une connaissance admirable de l'œuvre et de la vie de l'écrivain au service de son associativité créatrice. Il est tour à tour littéraire, historien, voire détective afin de débusquer son motif inconscient. L'analyste exhume ainsi les fantômes transgénérationnels qui hantent le corps de l'auteur autant que son texte. Quelque chose a eu lieu avant même le coup porté du trauma que l'analyste cherche à reconstituer, non pas en quête d'une preuve de la réalité externe, mais bien plutôt en quête d'une reprise. C'est ainsi que Yoann Loisel nous dévoile la seconde fonction de ce négatif à l'œuvre : une fonction d'union dans les ruptures qu'il opère avec le trou du trauma. Au-delà de susciter l'effroi de son lecteur, l'écriture permet également à Céline de créer une musique audible pour celui qui l'écoute, plutôt que les cris sans nom de l'enfant traumatisé qui n'a pas de mots pour sa douleur.

Yoann Loisel remonte ainsi la bobine de son auteur, afin de nous permettre d'entendre les

mouvements paradoxaux qui habitent ce *fort-da* nécessaire entre union et désunion, entre demande d'amour et déversement de la haine, entre lecteur et auteur, sans lequel peut-être n'aurions nous jamais rencontré Céline. Yoann Loisel nous révèle ainsi un Céline, creusant la mortification d'une part vive de soi, mue par la logique d'un paradoxe winnicottien qu'il ne s'agirait de résoudre : se tuer pour revivre, rester mort ET vif simultanément. Le négatif au secours du vivant, la création comme espace de vie possible et partageable... Ce paradoxe se trouve filé en évoquant d'autres écrivains (Pessoa le premier puis, et notamment, Rabelais, Baudelaire, Beckett) si bien que cet essai, à travers Céline, sa transe et ses outrances, son Mal, son négatif et son trait d'union, devient un essai dense et large sur la subjectivation autant que sur la création artistique.